

# ORAISON



## Dieu agit en silence

1. Il vous semble que si vous ne faites toujours quelques actes d'entendement ou de volonté, ou si vous ne sentez quelque chose qui occupe actuellement l'une ou l'autre de ces deux facultés, vous ne faites pas oraison. Ne le croyez pas : il se passe en vous des choses que vous ne connaissez pas. Dieu fait en vous des choses que vous n'entendez pas, et bien souvent, quand vous ne les sentez pas, quand vous ne les connaissez pas, c'est alors qu'elles sont meilleures.

2. Il y a une partie en notre âme qui nous est inconnue et qui n'est nullement en notre puissance : c'est le fond et l'essence de l'âme. Nous savons bien ce qui se passe en notre entendement, nous sentons bien ce

qui se passe en notre volonté, mais ce qui se passe en cet endroit nous est caché et inconnu ; et c'est toutefois où la grâce réside principalement, où elle fait son trésor et où elle dépose ce qu'elle met de plus grand et de plus saint en nous. C'est le domaine et l'empire de Dieu, c'est là où il est, c'est là où il est présent par la grâce, c'est là où il fait sa demeure et son séjour. C'est de là qu'il vient par après à se répandre par ses opérations divines dans les autres parties qui en peuvent être capables, allumant dans l'entendement des lumières de sagesse et d'intelligence, dans la volonté des brasiers d'amour, et passant même quelquefois jusqu'à la partie sensitive où il fait des impressions admirables : *Mon cœur et ma chair exultent en Dieu vivant !* (Ps 83)

3. [...] En cet état, ce n'est pas l'âme qui fait et qui opère, c'est Dieu qui vit et qui opère en elle, car pour elle, toute action lui est ôtée, et elle est sans connaissance et sans amour qui subsiste en elle, mais Dieu opère, connaît et aime pour elle. Et même, s'il est permis de le dire, Dieu est sa connaissance et son amour, il est sa puissance et son être ; et en cette qualité, il n'a besoin pour subsister et s'entretenir, ni de son action, ni de ses sentiments, ni de ses lumières, car il la tient tellement cachée dans le secret de sa face, et il la possède si absolument, qu'elle ne peut pas même se voir là-dedans, et n'est qu'une pure capacité remplie de l'opération divine, qui la fait subsister en Dieu par une voie admirable.

4. C'est pourquoi elle doit regarder et recevoir cette conduite dans une grande disposition, je ne dis pas seulement d'humilité, mais d'anéantissement, parce qu'il faut qu'elle soit si petite à ses yeux qu'elle se perde de vue

et s'oublie entièrement, comme chose indigne de subsister et de vivre, qu'elle soit bien aise que son être se perde ainsi et se consume en Dieu afin que Dieu soit tout en elle, et que ce qui se passe réellement dans les saints en la gloire du ciel, ait en elle déjà quelque commencement.

Claude Séguenot (1596-1676), Conduite d'oraison, Chapitre VIII

**L'AUTEUR** Bourguignon, Séguenot étudie à Dijon, puis à Bourges, et après une brève carrière de juriste, entre à l'Oratoire de France à 28 ans. Mêlé aux querelles politico-religieuses de Port-Royal, Richelieu et son « éminence grise », le Père Joseph du Tremblay, le firent enfermer à la Bastille durant 4 ans. Après quoi, il reçut différentes charges dans le gouvernement de l'Oratoire et traduisit en latin les œuvres de Bérulle.

**LE TEXTE** La *Conduite d'Oraison pour les âmes qui n'y ont point facilité* fut le seul ouvrage spirituel notable de Séguenot. En 200 petites pages, qui doivent beaucoup au Père de Condren (cf. Oraison n° 37), il expose de façon simple et pédagogique le développement d'une vie d'oraison, même si le passage cité ici est plutôt original en insistant sur l'ignorance par l'âme de l'action de Dieu en elle, exprimée en des termes proches de ceux des mystiques flamands. Cet ouvrage représente bien les nombreux manuels de vie spirituelle du Grand Siècle, qui connurent souvent un grand succès jusque vers 1680 (on repère une dizaine d'éditions durant cette période pour celui-ci), et qui sont aujourd'hui complètement délaissés, alors que leur solidité et leur profondeur méritent largement qu'on les redécouvre.

§ 1. Il faut distinguer entre *prier*, et *avoir conscience de prier*, tout comme entre aimer, et avoir conscience d'aimer. Celui qui aime véritablement s'occupe de celui qu'il aime, mais ne s'occupe pas de savoir s'il aime. L'oraison est pure relation entre Dieu et l'âme, et tout retour sur soi-même (en prenant l'initiative de « *quelques actes d'entendement ou de volonté* »), est autant de perdu pour aimer.

§ 2-3. Au contact de la réalité, notre conscience réagit dans trois directions : elle cherche à connaître ce qui s'offre à elle, à le comprendre et à l'utiliser, ce qui correspond à nos trois *facultés* ou *puissances supérieures*, *mémoire*, *entendement* et *volonté*. Mais d'où provient ce triple dynamisme ? D'un point que la Tradition chrétienne l'appelle tantôt *fond*, tantôt *cîme*, tantôt *centre de l'âme*, etc., point où nous sommes au contact de Dieu, tant naturellement (c'est à partir de là qu'il nous maintient dans l'existence) que surnaturellement (c'est à partir de là que sa grâce « *allume dans l'entendement des lumières de sagesse et d'intelligence, dans la volonté des brasiers d'amour* »). Dieu seul agit en ce point, puisqu'il est situé en amont de notre conscience, et ce qu'il nous y donne contient en germe tous nos actes libres et conscients.

§ 4. Dans toute situation, nous avons le choix d'orienter notre vie consciente, soit vers l'accueil de la volonté de Dieu, telle que la raison et la foi nous permettent de la connaître, soit vers le refus de cette volonté au profit de notre volonté propre. La première attitude permet à notre âme « *que Dieu soit tout en elle* », tandis que la seconde, nous établissant hors de la lumière et de l'amour de Dieu, ne nous permet en réalité qu'une illusion de vie. Le vocabulaire employé ici par Seguenot est celui de son époque et de son goût pour les surperlatifs en matière spirituelle : *l'anéantissement* et le fait d'être « *chose indigne de subsister et de vivre* », sont à comprendre comme une totale disponibilité à Dieu, et non comme un mépris de la condition humaine comme telle.



## François Malaval (1627-1719) ou la **PRATIQUE FACILE** pour élever l'âme à la contemplation

VII, 3 : *Si tout le monde est appelé à la contemplation (fin)*

*Le Directeur* : [...] Mais que dirons-nous de tant d'âmes appelées au recueillement, qui mettent tant d'empêchements pour n'y arriver jamais ? Car, Philothée, il faut compter parmi celles-là tous ceux qui, par leur défaut ou par leur tiédeur, quoique d'ailleurs bons et justes, ne font jamais un pas plus avant dans le christianisme s'ils sont gens du monde, ni dans la perfection ecclésiastique s'ils sont dans le clergé, ni dans la perfection religieuse s'ils sont religieux. La raison est que les âmes nonchalantes sont toujours dans la crainte, non seulement dans les choses qui passent leur portée, mais encore dans celles qui passent leur manière ordinaire de vivre. Elles croient impossible ce qu'elles n'ont jamais fait, et une négligence horrible est bien plutôt leur règle que leur faiblesse.

De sorte, Philothée, que si vous retranchez du nombre de ceux que Dieu appellerait à la contemplation les infirmes, les paresseux et les infidèles, il ne se faut pas étonner qu'il y en ait si peu qui entrent dans cette voie. La multitude de ceux qui n'embrassent point cette oraison n'est pas un argument de sa difficulté, mais une preuve de la misère ou de l'ingratitude des hommes. L'une et l'autre empêchent quelquefois de reconnaître les véritables marques d'une vocation au recueillement dans les justes qui ont peur d'être trop justes, bien que je ne nie pas que la divine Sagesse ne veuille tenir quelques âmes de piété toute leur vie au chemin de la méditation, ce qui ne doit pas passer pour une règle<sup>1</sup>.

Il arrive aussi parfois que Dieu cache la contemplation sous le bruit de la méditation, ce qui est quand l'âme reçoit avec une si grande avidité et avec une faim si ardente tout ce qu'elle lit et tout ce qu'elle médite, que ce qui lui en demeure ne lui semble qu'une goutte d'eau comparée à ses ardeurs. C'est une marque que le fond qu'elle porte procède d'une autre source que de la parole extérieure, et qu'elle possède un trésor qui ne peut être accru de beaucoup par quelques grains d'or que lui apporte la méditation, étant plutôt un tribut que l'âme rend à l'humilité ou à l'amour, qu'une nécessité reconnue de méditer. Aussi ceux-là ne s'opposent jamais à la contemplation, et ils ne sont pas non plus

1. On voit donc que pour Malaval, la contemplation est le régime normal de la prière chrétienne, au moins dans sa maturité. Cependant, la fin de ce dialogue le montre un peu embarrassé, peut-être parce que le texte de Thérèse d'Avila auquel il fait allusion au paragraphe suivant (il s'agit du chapitre 30 du *Chemin de la Perfection* dans la version Valladolid) insiste sur la coexistence de la contemplation avec la prière vocale chez certains. D'autre part, Thérèse d'Avila encore, la plus grande autorité en la matière du temps de Malaval, ne manque pas non plus de souligner que l'on peut être un excellent chrétien sans être très contemplatif (par exemple au chapitre 17 du *Chemin*).

attachés à la méditation, obéissant simplement à l'attrait de Dieu. [...] Et c'est ce que dit sainte Thérèse au *Chemin de la Perfection*, d'une femme qui, récitant le Pater, était élevée à la plus haute union avec Dieu. C'est ainsi que Dieu cache quelquefois les âmes à qui les directeurs feraient difficulté d'ôter les considérations et les oraisons ordinaires, leur apprenant par là à étudier ses voies et à ne les point travailler indiscrètement<sup>2</sup>.

*Entretien VIII, 1 : Si l'on peut rechercher la contemplation*<sup>3</sup>

*Philothée* : Il est aisé de recueillir du discours que vous venez de faire, que ceux qui n'ont point d'empêchements de nature qui les éloigne de la contemplation la peuvent rechercher et la peuvent demander à Dieu.

*Le Directeur* : Nul ne doit entrer au chemin de la perfection avant le temps, et sans avoir aperçu les signes dont je vous ai entretenu autrefois dans le premier discours que je vous ai fait sur cette matière<sup>4</sup> ; mais on la peut rechercher et la demander à Dieu sans empressement, et s'y disposer en la meilleure manière qu'il est possible. [...]

*Philothée* : On me reproche que vous me prescrivez une méthode pour arriver à un état qui est purement un don de Dieu, puisque vous avez appelé votre dialogue *Pratique facile pour élever l'âme à la contemplation*. (À suivre)

2. *Travailler*, au XVII<sup>e</sup> siècle, a encore le sens négatif d'éprouver. Malaval dénonce de nouveau la direction spirituelle incompetente de ceux qui empêchent les âmes de s'épanouir dans la contemplation, en les obligeant à produire des idées et des résolutions dans leur oraison. Mais c'est l'occasion pour Malaval d'énoncer un point très important de la vie d'oraison : en réalité, le rapport entre prière contemplative, prière méditative et prière vocale est celui qui existe entre divers niveaux de l'âme, plutôt qu'entre divers moments de la vie spirituelle, même s'il reste vrai qu'en général, la prière vocale et la méditation caractérisent les débutants plutôt que les âmes plus avancées. Si bien qu'il est très possible pour certains de vivre une profonde contemplation et union à Dieu, tout en méditant ou en récitant des prières vocales : tel est le cas de bien des moines qui passent des heures à chanter l'office au chœur, ou de bien des chrétiens qui récitent leur chapelet à longueur de journée.

3. Dans ce nouvel entretien entre Philothée et son directeur, Malaval aborde la question redoutable du rapport entre *contemplation acquise* et *contemplation infuse*, dont nous avons vu qu'elle devenait inévitable à partir du moment où la première était envisagée comme antérieure à la seconde dans la vie spirituelle (cf. Oraison n° 224, note 2) ; alors que tout se simplifie quand on comprend que ce qui dépend de l'âme dans sa marche vers Dieu (et qui se résume à cet acte de foi complet que l'on appelle *contemplation acquise* depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle), est déjà une réponse à une expérience de Dieu absolument passive, et comme telle absolument infuse. De cet entretien, nous ne retiendrons que le plus clair (par ailleurs excellent comme toutes les fois que Malaval se comporte en praticien), en nous permettant pas mal de coupures (indiquées par [...]), car on sent l'auteur mal à l'aise lorsqu'il s'agit d'entrer dans la justification théorique de cette double contemplation.

4. Cf. supra n° 217.